

ALBUM UNIVERSEL

REVUE INSTRUCTIVE ET RÉCRÉATIVE

BUREAU DE RÉDACTION

Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.

Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Quatre mois, \$1.00. - - - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - - - Six mois, - \$1.50

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — Les échos de Montréal, par L. d'Ornano. — Poésie : Tristesse, par Alfred de Musset. — La fête des morts. — Nouvelles : Maude, (avec gravure). — Rivaies, par Paul Fronton. — Poésie : Ballade ; Le quidam du destin, par L.-J. Doucet. — Appât humain, (avec gravure), par L.-Mac Velton. — Les animaux savent-ils l'heure ? — Le chant des oiseaux, (avec gravures), par J. Michelet. — Petites notes scientifiques. — Propos d'étiquette. — La maison tournante. — L'exposition de Saint-Louis, par Louis Larivé. — Chronique de la mode. — Conseil de beauté. — Ça et là, (avec gravures). — Page de Saint-Nicolas, (avec gravures). — Récréation en famille. — Grand concours de l'"Album Universel". — La grenouille sauteuse, (célèbre nouvelle), par Marc Twain. — Pages humoristiques, (avec gravures).

FUILLÉTONS : L'épreuve du feu, par Jeanne de Coulomb. — Le héros de Médine, par Henri Monet.

SUPPLEMENT MUSICAL. — Piano : Spaghite ! ! Polka brillante, par L. Sferrani. — Chant : La veillée des cloches, mélodie, musique de André Bloch.

GRAVURES. — Beaux-arts : L'aveu. — Au cimetière de la Côte-des-Neiges : Le tombeau de Mercier ; le chemin de la croix. — L'Exposition de Saint-Louis : Le palais des machines. — Le palais de l'électricité. — Façade du palais des arts libéraux. — Maison tournante le matin. — Maison tournante le soir. — La mode : Deux costumes. — Beaux-arts : Le petit bain. — Grande variété de gravures comiques.

ENTRE-NOUS

Hier, profitant d'un des derniers beaux jours que l'automne veut bien nous donner pour nous dédommager un peu de l'humide été que nous avons subi, j'étais sorti de la ville, cheminant à l'aventure, quand, au détour de la route, je rencontrai un jeune homme pâle, maigre, s'appuyant fortement sur une canne solide.

Nos regards se croisèrent, lui voyant en moi un débris de la vie, très maigre aussi, moi constatant que ce promeneur à l'air fatigué n'avait pas vingt-cinq ans et qu'il était poitrinaire.

La tuberculose s'était évidemment emparée de ce malheureux ; sa démarche incertaine et fatiguée, ses joues creuses, ses yeux brillants le démontraient, et, pris d'une pitié profonde, je me pris à réciter mentalement l'admirable et navrant élogie de Millevoeye, "La chute des feuilles" :

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre ;
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste et mourant à son aurore,
Un jeune malade à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans :

"Bois que j'aime, adieu, je succombe,
Ton deuil m'avertit de mon sort,

Et dans chaque feuille qui tombe
Je vois un présage de mort.
Fatal oracle d'Epidaure,
Tu m'as dit : Les feuilles des bois
A tes yeux jauniront encore,
Mais c'est pour la dernière fois.
L'éternel cyprès t'environne ;
Plus pâle que le pâle automne,
Tu t'inclines vers le tombeau.
Ta jeunesse sera flétrie
Avant l'herbe de la prairie,
Avant la pourpre du coteau.
Et je meurs ! De leur froide haleine
M'ont touché les sombres autans ;
Et j'ai vu comme une ombre vaine
S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère !
Voile aux yeux ce triste chemin,
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais vers la solitaire allée
Si mon amante échevelée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Eveille par un léger bruit
Mon ombre un instant consolée.

Il dit, s'éloigne... et sans retour !
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour,
Sous le chêne on creusa sa tombe.
Mais son amante ne vint pas
Visiter la pierre isolée :
Et le père de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

Cette poésie malade, un des chefs-d'oeuvre de la langue française, composée par son auteur, quelques jours avant sa mort, pouvait tellement s'appliquer à ce jeune homme, cet inconnu, que les tristes pensées dont elle est remplie, gâtèrent le charme de ma promenade.

Et je pensais à cette terrible maladie, qui fait tant de victimes, qui débute généralement par une petite toux sèche et agaçante qu'on dit être nerveuse et que l'on croit être un léger rhume, qui augmente, grandit, prend des proportions inquiétantes, se déclare enfin implacable et finit par coucher dans la tombe tant de belles jeunes filles et de jeunes gens robustes.

Les soins, les remèdes, les précautions semblent être impuissantes, et c'est le désespoir dans l'âme que les parents suivent avec douleur les progrès que fait le mal sur la constitution de leurs enfants, qui, eux, ne se croient jamais sérieusement atteints et espèrent revenir rapidement à la santé.

Car c'est une des particularités de cette affection, que les malades qui en souffrent conservent presque toujours l'espérance, et que, jusqu'à la veille du dénouement, ils font les projets d'avenir les plus gracieux et les plus riants.

Et pourtant, les savants de tous les pays travaillent constamment à trouver le remède attendu depuis tant de siècles, sans qu'on soit arrivé à un résultat vraiment certain. De temps à autre les journaux nous annoncent qu'un grand médecin a enfin découvert un sérum qui fait merveille, puis quelques mois se passent et on n'en entend plus parler.

Quand aux remèdes brevetés, sûrs, infaillibles, dont les annonces nous fatiguent, on sait ce qu'ils valent ; ils ne sont vraiment bons que pour celui qui les vend, quand il finit par en faire fortune.

On en est donc réduit à recommander aux malades d'aller se rétablir sous un climat plus doux et de donner aux pauvres des conseils impossibles à suivre, à savoir : du repos et de la bonne nourriture.

Depuis quelque temps, les autorités municipales de certaines villes commencent à prendre des mesures préventives qui auront de bons résultats, il faut l'espérer, et il existe à Montréal une ligue contre la tuberculose, qui ne fera pas de tort ; mais ce n'est pas l'eau que nous buvons en

ce moment qui sauvera les malades, car jamais l'aqueduc ne nous a vendu pareil boubier de microbes.

D'un autre côté, il ne faut pas oublier que l'on peut vivre parfois très longtemps avec la phthisie, dix, quinze, vingt et même quarante ans. J'ai entendu des gens tousser depuis trente ans, je tousse moi-même depuis vingt ans. Il est vrai que je n'en suis pas plus vigoureux pour cela ; mais, enfin, si fatigant que cela puisse être, on préfère encore tousser que trépasser.

Le phthisique le plus étonnant que l'on ait jamais vu, je crois, est le docteur Lacroix, du Havre, France.

Soldat en 1812, il fut réformé à dix-huit ans comme tuberculeux au dernier degré. Lacroix, qui était un garçon d'énergie, ne fut pas trop affecté de l'arrêt de mort prononcé contre lui, mais voulut savoir au moins de quoi il allait mourir, et se mit à étudier la médecine.

La Parque fatale, étant distraite sans doute par les nombreuses occupations que lui fournirent les dernières années de l'empire, ne se hâtant pas de trancher le fil de ses jours, il eut le temps de se faire recevoir docteur en médecine, et ce condamné à mort se mit à soigner ses clients.

Il les soigna, toujours toussant, tant et si longtemps qu'il est mort il n'y a pas bien des années, en 1897, à l'âge de cent trois ans !

Et, puisque nous parlons de maladie et de remèdes, je ne vois pas pourquoi je ne vous raconterais pas une singulière aventure dont je puis vous garantir l'authenticité, comme vous allez vous en convaincre vous-mêmes.

Il y a un peu plus d'un an, un de mes amis, journaliste très connu, eut l'occasion de faire un voyage en Europe, avec deux autres citoyens de Montréal, plus connus encore, et que vous voyez tous les jours, et l'ami en question, X..., si vous voulez, en profita pour faire la traversée avec sa fille, dont l'état de santé l'inquiétait.

Un matin, en mer, X..., se promenant sur le pont, fut abordé par le capitaine, avec le sang-ne qui caractérise les gens de mer :

—M. X..., votre fille est malade.

—Oui, capitaine, et...

—Elle est anémique.

—Oui, et je vais à Paris pour consulter...

—Médecins ? Pas besoin de médecins. Connaissez un remède fameux. Ce sont des religieuses de Paris qui ont le secret. Procurez-vous-en au plus vite, sans ça, vous savez...

—Mais, quelles religieuses ?

—Ah ! quant à ça, je n'en sais rien. Ces Soeurs ont si drôles de noms. Enfin, n'importe, tâchez d'en avoir.

X... n'attachait guère d'importance à cet incident, d'autant plus que le renseignement manquait vraiment de précision, et il l'oublia.

Arrivé à Paris, X... allant voir sa belle-soeur, celle-ci le prit à part :

—Ta fille est anémique.

—Oui, et je viens justement à Paris pour la faire soigner.

—Parfait. Vois les médecins que tu voudras, mais je connais un remède souverain contre l'anémie, ce sont les Soeurs Z... qui le fabriquent...

—Tiens, le remède du capitaine !

La dame ne comprenant pas, X... lui raconta sa conversation avec le capitaine du transatlantique.

Le lendemain, X... était décidé à consulter un médecin dans l'après-midi. Il finissait de déjeuner avec Mlle X..., dans un restaurant du boulevard, où il est si agréable de prendre son repas en plein air, en jouissant du mouvement de la rue, quand une femme d'un certain âge, femme d'ouvrier, très propre, très simple et à l'air bon qu'ont ces bonnes ménagères de Paris, s'arrêta devant eux :

—Mais, monsieur, cette jeune fille est anémique.

—Oui, oui, dit X..., impatienté.

—Mais il faut soigner cette belle enfant, monsieur. Prenez donc le remède des Soeurs Z..., etc., etc.

Toujours le remède du capitaine !